

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 47

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187911>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
La ligne ou son espace, 15 c.
—
Pour l'étranger, 20 cent.

Comment il fut bellement arquebusé en un tirage confédéral.

. . . . Lors ce fut un festoyement à tour de bras en ces païs ; oncques ne vis gents plus joyeux, pour ce que ce estoit la feste des arquebusiers et aultres ribaulds, gents adraits, lesquels, ayant prins leur mire, fesoient communément mousches et quarts, saoulards un petit après besoigne faicte.

Avecque eulx, moult discoureurs, grands blagueurs devant l'esternel, qui mieulx beuvoient un canon de vinage que tiroient balles d'arquebuses et boulets de fauconneaux, pour ce que haranguer est un mal endémique en ce lieu, et parlotter plaige publique.

Iceulx discouraient sans saliver, en un lieu lequel est dict quantine. Et adjuroient les gents qu'ils mourussent pour les aultres et promettoient occir les ennemis et les assommer comme bestes.

Ce fesant moult se rigoloient, fesant grand'chère, et choquoient les voirres et heumoient en abundance.

Ce pendant les arquebusiers dans le tirage fesoient grand bruit, et ce furent pétarades, vous eustes estés esbahis. (Je pense que ce fust image de nostre vie : oncques ne furent les mesmes gents dispos pour travailler et tenir le cracheoir. Au demeurant sont manger et haranguer tous deux travail de maschoire).

Lors vous sçavez qu'il estoit deffendu, en arquebusant, qu'on se soustint en une façon que ce fust, et devoit chaqu'un tirer à bras franchement, comme gents honnestes et loyaux.

Tost, le grand chief estant en la dicte quantine (comme a dict le poète : « il mangeoit du formage et beuvoit du Lavaux »), advint un homme d'armes disant :

— Ha, mon maistre, ce est un arquebusier lequel a soustenu son arquebuse, et se bat les œils de vostre deffense.

— Par ma soif, dist le chief. Dicter-luy de tirer franchement !

Et de rechef advint un homme lequel on nomme six-barre, et se escria :

— Par Dieu, seigneur, le traistre va continuant comme si de rien n'estoit.

— Ha, dist le grand chief, (il finit son formage ayant beu son Lavaux) je vas le veoir et prononcer ma sentence.

Adonc estant venu, le chief pensa s'esvanouir à

ceste vue, et un moment demoura en ecstase furi-bunde.....

Que cuidez-vous que ce fust, mes bonnes gents ? Escoutez. Une espouse d'arquebusier, belle gouge et de bonne trogne, laquelle ayant tant bien proficeté de nourriture et beuverie, estoit advenue moult advantagée, et mesmement avancée en opinions. Et quand se print à arquebuser (ce ne sont faribolles) se soustenoit comme par un chevallet naturellement, et ce ne fut, je vous assure, un soutien par artifice.

Touts les ribaulds s'esclaffoient de rire, disant : — Maistre, faictes en aultant.

Lors fut le chief grandement contristé, et dist, seccouant sa teste avecque mélancholie :

— Las ! Ce est un signe d'en-hault. La loy n'est point pour icelles femmes. Nous cuidons estre maistres céans, et ne le sommes point. Tant bien que nous boirons du Lavaux, oncques ne pourrons faire semblable prouesse comme faict ceste ribaulde.

Dicter, bonnes gents, avoit-il pas raison ?

E.

Lausanne, 20 novembre 1883.

Monsieur le Rédacteur,

L'annonce d'une représentation de *l'Aventurière*, par M^{me} Favart, de la Comédie-Française, fut pour moi une bonne fortune ; aussi m'empressai-je de m'y rendre, persuadé d'y goûter de vraies jouissances artistiques. Mais j'eus malheureusement pour voisin un homme des plus désagréables qui me mit sur les dents durant toute la soirée et m'enleva tout le plaisir que je m'étais promis.

Coincidence vraiment étonnante, le lendemain même de mes déboires, les lignes suivantes, tirées d'un journal français, me tombèrent sous les yeux. Elles peignent si bien les angoisses par lesquelles j'ai passé, que je ne puis m'empêcher de vous les communiquer. Puissent-elles mettre en garde les amateurs de théâtre contre de tels personnages :

Le spectateur qui ne se gêne pas.

Le « spectateur qui ne se gêne pas » s'empare, tout d'abord, avec une désinvolture digne d'un meilleur emploi, des deux bras ou plutôt des quatre bras de son fauteuil et des fauteuils voisins, interdisant ainsi aux titulaires de ceux-ci l'usage de ces membres inconscients ; puis il commence la série de ses importunités.

Il vous emprunte votre programme pour voir le nom d'un artiste, puis vous le rend pour vous le redemander une minute après, et ainsi de suite pendant toute la soirée.

Au moment où vous vous apprêtez à détailler, à l'aide de votre lorgnette, les charmes physiques d'une actrice qui entre en scène :

— Pardon, monsieur, vous dit-il, seriez-vous assez bon pour me prêter vos jumelles, une petite minute.

On n'ose refuser, et notre homme braque avidement la lorgnette sur la demoiselle, se carre dans son fauteuil, et augmente vos regrets, en disant :

— Sapristi ! la belle fille !

Enfin, il vous rend votre bien... Vous allez donc pouvoir juger vous-même.

Ah ! bien oui ! la jeune personne quitte la scène... et vous n'avez rien vu !

Quelquefois, au moment où le gêneur détient votre lorgnette, un monsieur, placé derrière lui la lui emprunte, l'en croyant propriétaire ; il la lui abandonne avec une aisance parfaite, en lui disant : « Comment donc ! mais à votre disposition ! »

Vous la voyez alors parfois passer de main en main dans votre rang de fauteuils, jusqu'à ce qu'elle revienne à votre voisin, auquel on adresse mille petits sourires de remerciements — qui vous sont bien dus !

Quand votre ennemi vous rend vos verres, retour de leur voyage à travers les fauteuils, il vous dit généralement avec un incroyable aplomb : « Moi, je ne prends jamais de ces machines-là, c'est trop embarrassant ! »

Si « le monsieur qui ne se gêne pas » sort pendant les entr'actes, il prie aussi son voisin de veiller sur son pardessus qu'il confie à sa garde, et lui recommande de ne laisser prendre sa place par personne.

S'il reste assis pendant l'entracte, il remue les genoux, sur le rythme classique des « lampions », et donne ainsi à tout le rang des fauteuils un petit mouvement régulier rappelant assez exactement le roulis et vous procurant les sensations désagréables du mal de mer.

N'est-ce pas, monsieur le Rédacteur, que c'est agréable ; essayez-en plutôt et vous m'en direz des nouvelles.

(Un abonné.)

On peindu.

Lo charron dè V..... avâi onna fenna que lâi fasâi vairè lè z'étâilès avoué sa leinga dè serpeint ; et coumeint n'avâi pas onna pliatena po poâi rivalisâ avoué la tapetta dè ellia pernetta, sè decidâ on dzo dè lâi repondrè avoué on part de revire-marrions, et la taupâ bin adrà.

La fenna, furieuse, sè dese : ah ! te mè vô fiairè, bregand que t'és ! eh bin atteinds !

Et la malheureusa, po sè veindzi, s'èin allâ ein vela po soi-disant fèrè dâi coumechons ; mâ c'étâi po atsetâ dè l'arseni po eimpouésenâ se n'homme.

Quand l'apotiquière lâi demandâ cein que l'èin volliyè fèrè, la fenna, que ne savâi pas trào què derè, vegne tota rodze et lâi horbottâ que l'étâi po eimpouésenâ le coitrons.

L'apotiquière que savâi que lo charron fasâi crouïo mènadzo avoué sa fenna sè démaufiâ et dese à la fenna dè repassâ dein 'na demi-hâora, po que l'aussè lo teimps dè preparâ l'affèrè.

Tandi cé teimps l'écrite on mot dè beliet ào charron po lo préveni dè cein que sè passavè, et lâi marquâ dè ne fèrè seimblant dé rein et dè pi medzi tot cein que sa fenna lâi porrà bailli, que n'iyâi rein à risquâ. L'èinvouè cé beliet ào charron pè son comi, après quiet sè met à pelâ onna livra dè sucro.

Quand la fenna revint po queri se n'arseni, l'apotiquière lâi baillè lo sucro ein lâi recoumandeint dè fèrè atteinchon, vu que cein étâi dandzèrâo. La fenna, tota conteinta s'èin va ein sè peinsèint : atteinds, vilhie tsaravouta ! t'as bintout te n'affèrè !

Lo leindéman matin, le preparè la soupa et lâi met lo soi-disant arseni que l'avâi atsetâ et le va criâ lo charron po dédjonnâ. Lo charron, que savâi tot, medzâ sein renasquâ et fe à sa fenna :

— N'èin vôo-tou rein ?

— Na, grand maci, ne su pas tant bin stu matin ; mè su fé 'na gotta dè café.

— T'as too de n'èin pas medzi, kâ l'est rudo bouna. Y'èin vu preindre onco on n'assiétâ.

La fenna ne reponde rein ; mâ la sorcière peinsâvè tant mé.

Quand lo charron eut medzi la soupa, retornâ à sa boutequa et on momeint après, la fenna allâ vairè à catson cein que dévegnâi. Lo charron, que l'apêçut, sè mette on pou à plieindrè et à sè cranponnâ à se n'établi.

La fenna sè peinsâvè : cein va bin.

Lo charron fe état d'être adé pe mau, et dè sè lameintâ ein crieint sa fenna : Henriette !... Henriette !... se lasâi... vins vito... ah ! mon Diu !... ah !... oh !... su fotu ! et s'étâi lè quatre fai ein l'ai su on moué dè ribibès, ein faseint : su moo !

Quand la fenna lo ve étâi, l'èintrâ dein la boutequa ein deseint : stu iadzo te l'as te n'affèrè ! et po ne pas qu'on pouéssè l'aqchenâ dè l'avâi eimpouésenâ, le lâi passè onna corda pè lo cou, et po fèrè einclairè que s'étâi peindu, le montè su l'établi, einfatè lo bet dè la corda à n'on perte que y'avâi ao pliafond, lo fâ teni avoué on bocon dè bou, et tracè amont po teri cé bet dè corda, po ganguelhi se n'homme. Ma tandi que le remontâvè, lo charron doutè la corda dè son cou, et attatsè lo banc d'âno avoué, et quand la fenna terâ la corda, l'est lo banc d'âno qu'étâi ào bet.

La crouïe fenna que crayâ se n'homme bin ganguelhi, sè frottâ lè ge avoué on ougnon et s'èin allâ ein sè lameinteint et ein siellieint, criâ lo syndiquo et l'assesseu. — « Eh ! te possiblio ! se le fasâi, mon pourro homme s'est peindu ; veni vito, kâ n'es pas lo coradzo dè lo dépeindrè. Oh ! que vé-yo déveni, ora que cé pourro Djan est moo ! » Enfin lè sè dè solâvè tant que lè dzeins eint aviont pedi.

L'assesseu, lo syndiquo et tot pliein d'autrès dzeins vignont po vairè cé pourro charron, et po lo dépeindrè, mâ ein arreveint dein la boutequa, que tràovont-te ? Lo charron que rabottâvè dâi lans ein sublieint la tsanson dè Cadrusselle, et decoute li lo banc d'âno que sè balancivè pè lo pliafond.